



LA FIN DU VOYAGE: LES IMMIGRANTS FRANÇAIS À SAN FRANCISCO ET LA MORT, 1916-1930

Author(s): Annick FOUCRIER

Source: *Annales de démographie historique*, No. 1, Les Français d'Amérique (2000), pp. 11-26

Published by: Editions Belin

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/44385460>

Accessed: 24-01-2022 08:45 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Editions Belin is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Annales de démographie historique*

LA FIN DU VOYAGE : LES IMMIGRANTS FRANÇAIS À SAN FRANCISCO ET LA MORT, 1916-1930

par Annick FOUCRIER

De nombreuses études ont été consacrées à la mortalité et aux attitudes des sociétés humaines devant la mort (Ariès, 1975 ; Vovelle, 1983 ; Zonabend, 1973). Mais elles concernent généralement des populations installées. Le cas particulier des migrants est négligé. Or l'expérience de la mort est l'une des plus difficiles auxquelles le migrant doit faire face. S'il a financièrement réussi, s'il a trouvé un conjoint culturellement compatible avec qui fonder un foyer, il peut aspirer à la « belle mort », dans son lit, âgé, entouré de sa famille. L'ostentation qui préside alors aux cérémonies renchérit sur la réussite financière. Peut-être même a-t-il pu retourner dans le pays de son enfance, un espoir que conservent bien des migrants. À l'inverse, la solitude et la misère stigmatisent jusque dans la mort celui (celle) qui a échoué.

Aux États-Unis, les Français se trouvent confrontés à des coutumes qui leur sont étrangères. Les façons dont les migrants célèbrent les funérailles sont un témoignage de leur capacité à composer avec le changement, une indication de leur degré d'intégration et de conservatisme culturel. Les cérémonies sont le plus souvent organisées par le conjoint survivant ou par les enfants. Si ceux-ci ont été élevés dans le pays d'accueil, ils sont plus susceptibles d'adopter les pratiques. Dans un monde nouveau, on peut observer à travers les

rites du deuil comment sont exprimés le sens du corps et du sacré, ainsi que les sentiments envers les enfants (y compris les enfants mort-nés) qui sont l'enracinement et le futur (mais aussi dans une perspective religieuse un symbole d'innocence), envers les conjoints qui concrétisent les réseaux locaux et le présent, et envers les personnes âgées qui maintiennent les liens avec l'ancien monde et sont la preuve que l'on ne réalise pas toujours le rêve le plus souvent exprimé au départ de rentrer un jour « au pays ».

Pour cette enquête sur les migrants français à San Francisco dans les années 1920, j'ai utilisé principalement les registres d'un entrepreneur de pompes funèbres, le journal français *L'Écho de l'Ouest*, publié à San Francisco, et les journaux américains *San Francisco Chronicle* et *San Francisco Examiner*. L'église française Notre-Dame-des-Victoires et les tombes du cimetière catholique Holy Cross m'ont fourni des éléments de réflexion complémentaires¹.

LA POPULATION FRANÇAISE DE SAN FRANCISCO AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

Au début du xx^e siècle, San Francisco est une ville débordante d'activité. Village insignifiant avant la ruée vers l'or des années 1850, elle est rapidement

devenue l'entrepôt du Pacifique. À l'étroit sur sa presqu'île, la ville déborde sur les comtés environnants. Le tremblement de terre et l'incendie qui ravagent les quartiers du centre en avril 1906 ralentissent sa croissance, tandis que sa rivale Los Angeles, au sud, bénéficie de la modernisation de ses installations portuaires et de l'ouverture du canal de Panama en 1914. Mais comme le phénix auquel elle a souvent été comparée, San Francisco renaît rapidement de ses cendres. Pour célébrer l'ouverture du canal et sa propre reconstruction, San Francisco organise en 1915 l'Exposition Internationale Panama-Pacifique, qui rencontre un grand succès malgré la guerre qui fait rage en Europe.

Bien que très éloignée du théâtre des opérations, San Francisco subit les conséquences de la guerre. Celle-ci provoque dès 1914 le départ de nombreux jeunes immigrants appelés par leurs pays respectifs. Et dans la mesure où elle entrave les communications maritimes dans l'océan Atlantique, elle empêche aussi momentanément l'arrivée de nouveaux travailleurs européens. La fin des hostilités dans une Europe ravagée par les combats relance la demande d'émigration à destination des États-Unis. Mais malgré la prospérité qui accompagne les années 1920, certains secteurs de la population s'inquiètent de ce qu'ils perçoivent comme une invasion. Si le nativisme de la côte Est est plus hostile aux Européens du Sud et de l'Est, la côte Ouest est déterminée à obtenir l'arrêt de l'immigration asiatique. Les lois des quotas en 1921 et 1924 donnent satisfaction à ceux qui exigent des restrictions sur l'entrée d'immigrants (Foucrier, 1997). Mais les fruits de la croissance sont très inégalement répartis, et les déséquilibres importants qui affectent la

distribution des revenus affaiblissent une économie dans laquelle la consommation occupe une place importante. La décennie se clôt sur une crise boursière et économique majeure.

Bien qu'ils aient formé une communauté nombreuse à l'époque de la ruée vers l'or, les immigrants français ne représentent plus au début du XX^e siècle qu'une très faible proportion de la population de San Francisco (Foucrier, 1999). Si l'on considère les chiffres des recensements fédéraux, le nombre de Français vivant à San Francisco passe de 4 870 en 1900 (soit 1,4 % de la population de la ville) à 6 244 en 1910 (1,5 %) pour atteindre un maximum de 6 908 en 1920 (1,3 %), et redescendre à 6 461 en 1930 (1,0 %). Cette diminution peut être expliquée par plusieurs raisons : les pionniers arrivés dans les années 1850 ou 1860 sont âgés et disparaissent ; certains migrants retournent en France avec leurs économies (les taux de retour sont très élevés parmi les Français) ; les nouvelles lois n'accordent aux Français que 5 729 visas par an de juin 1921 à juin 1924, 3 954 de juillet 1924 à juin 1929 et 3 086 à partir de juillet 1929, ce qui entraîne une diminution des entrées ; enfin le désir de vivre dans un environnement suburbain ou les possibilités d'emplois suscitent des départs vers d'autres comtés autour de la baie (San Mateo, Alameda) ou vers le sud de la Californie.

Un observateur français qui a vécu sept ans à San Francisco dans les années 1910, Jean Gontard, remarque : « Il existe une émigration française, un exode régulier de nos nationaux d'Auvergne, des Alpes et des Pyrénées vers certains pays étrangers tels que la Californie, le Mexique et l'Argentine. »

Il estime que « San Francisco compte à lui seul huit mille Français environ, et il y en a quatorze mille en tout dans la Californie ». Il ajoute que « les Franco-Californiens peuvent se diviser, d'après leur origine, en quatre catégories : Dauphinois, Basques ou Béarnais ; Auvergnats, en comprenant dans cette classe les gens de Decazeville, Français venus d'autres régions de France » (Gontard, 1922, 97). Les Béarnais sont probablement les plus nombreux à San Francisco. Il n'existe pas de recension précise, mais on en trouve des indices, ainsi par exemple dans les registres de la maison de santé française, qui donnent les lieux de naissance des malades soignés, la majorité des patients français pour les années 1903-1904 sont originaires des Pyrénées-Atlantiques (221 sur 513 pour l'ensemble de la France)².

Selon Gontard (1922), « les Dauphinois se font de préférence « moutonniers », éleveurs de moutons. [...] Les Basques et les Béarnais, ainsi que les Auvergnats, se font généralement hôteliers et blanchisseurs. Quant aux Français venus d'autres coins de France, ils exercent des professions variées : cuisiniers, restaurateurs, avocats, notaires, banquiers, médecins, etc. Il ne peut y avoir évidemment démarcation rigoureuse de métiers entre ces diverses catégories d'émigrants. Les blanchisseurs forment l'immense majorité ».

À San Francisco, les blanchisseries françaises sont en effet très nombreuses au début du siècle. Le *Guide des Français en Californie*, publié en 1916 par G. Lanson, recense dans son « *Directory de la colonie de langue française en Californie* » 135 blanchisseries³ et 15 teinturiers. Ce sont souvent de petites entreprises familiales qui, avec quelques employés, se spécialisent dans un travail de qualité. En se qualifiant de *French*

Laundry, un nom commun qui devient vite un argument commercial synonyme de haut de gamme, elles se positionnent par rapport à la concurrence meilleur marché que leur font à la fois les blanchisseries industrielles américaines et les blanchisseries chinoises. La référence nationale est aussi un élément de visibilité, absent dans d'autres commerces.

Ces migrants français occupent des créneaux économiques bien déterminés, et ils arrivent par des chaînes de migration familiales, villageoises, régionales. C'est l'occasion de recréer une sociabilité où les caractéristiques du « Vieux pays » sont prédominantes, à travers des clubs, des sociétés régionales comme la Ligue Henri IV des Béarnais. Toutes ces associations organisent des pique-niques qui sont une occasion de rencontres, et bien des mariages y ont trouvé leur origine. Ainsi le tissu social est-il recomposé à travers les mariages et les naissances, et sa solidité affirmée à l'occasion des manifestations de deuil.

LA MORTALITÉ

La mortalité à San Francisco

D'après le rapport du Département municipal de la santé publique de San Francisco pour la décennie 1915-1924, les maladies cardiaques sont la première cause de mortalité dans la ville, à l'exception de l'épidémie de grippe espagnole de l'hiver 1918-1919. La tuberculose pulmonaire arrive au deuxième rang en 1916. Mais cette maladie recule, et dès 1920 elle n'est plus que troisième, derrière le cancer qui par contre augmente régulièrement. Plus généralement les maladies pulmonaires régressent, à l'instar de l'évolution nationale, tandis que les maladies de

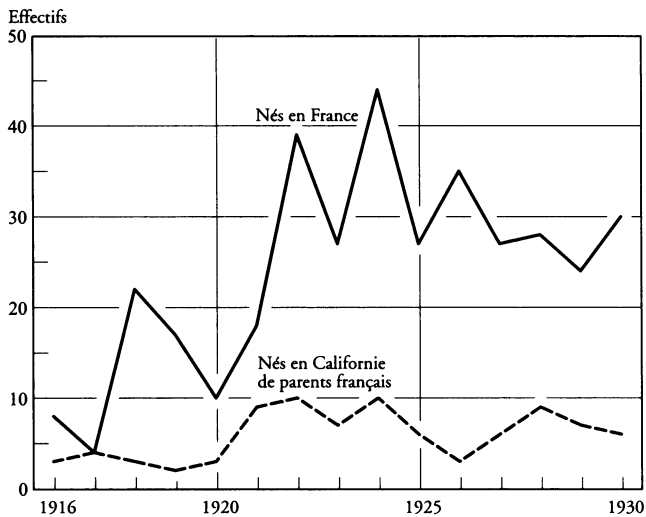
dégénérescence, liées à la vieillesse, augmentent. En 1954-1955, les trois causes les plus importantes de décès à San Francisco sont les maladies cardiaques, les cancers et les maladies liées à la vieillesse. Mais on trouve ensuite les accidents, les cirrhoses du foie et les maladies de la petite enfance⁴.

Les registres de la maison de Pompes funèbres Pierre Magendie

Pour des immigrants, il est naturel de rechercher une fourniture de services dans la langue de leur pays. Mais alors qu'en France les services extérieurs (cercueil, transport) sont depuis 1904 un monopole municipal (Habenstein et Lamers, 1963, 503), en Californie ils sont pris en charge par le secteur privé et soumis à la concurrence.

Pierre Magendie fonde les Pompes funèbres qui portent son nom en 1914.

À partir de 1916, il se tourne résolument vers la clientèle française. Dans *l'Almanach des Français en Californie*, publié par G. Lanson (1925), sa publicité, accompagnée de sa photographie, présente son entreprise comme « la seule maison française de Pompes funèbres et le plus bel établissement de ce genre sur toute la côte du Pacifique », et ajoute : « une dame est attachée à l'établissement ». Quant à son principal concurrent, Jules S. Godeau, il rappelle ses services, « ayant eu en charge pendant bien des années des enterrements de la Société Française de Bienfaisance Mutuelle ». Dans des publicités publiées dans le *Courrier français des États-Unis* (18 mars 1959), la religion (catholique) est aussi devenue un argument commercial : « M. Domergue est le seul directeur de Pompes funèbres français, catholique, dans la colonie. »



Source: *Registres des Pompes funèbres Magendie*

Graph. 1 *Nombre d'enterrements de Français et d'enfants de Français, 1916-1930*

Les registres d'enterrements de cette compagnie apportent de nombreux renseignements, qu'il est impossible de trouver ailleurs, sur les défunts (nom, âge, date de décès, cause du décès, profession, situation matrimoniale, religion, coût de l'enterrement, réseau familial, appartenance à des associations et fraternités). Bien qu'il ne s'agisse que d'une partie des décès d'immigrants français, cette source apporte des informations très précieuses sur la population française de San Francisco.

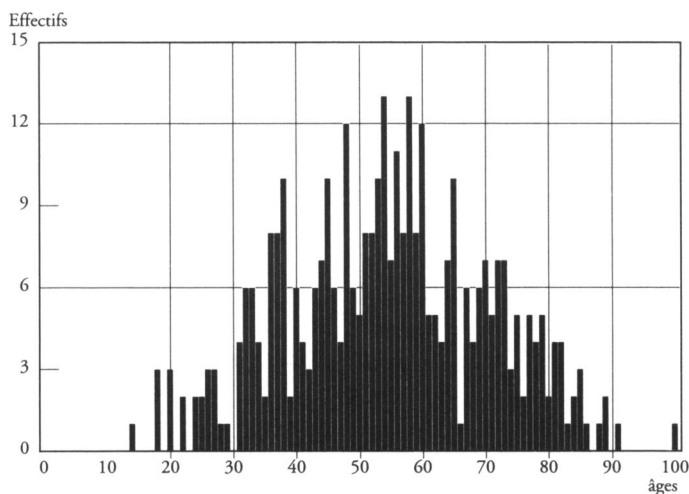
Les registres étudiés pour la période 1916-1930 fournissent les noms de 360 individus nés en France et 88 nés en Californie de parents français, dont 51 ont moins de 10 ans (dont 31 décédés dans leur première année). Pour ceux qui sont nés en France, la plus jeune, Henriette Serena Casajous, a 14 ans, le plus âgé, Urbain Chauder, a 100 ans ; 269 ont de 18 à 65 ans et 89 plus de 65 ans (65 ont de 70 à 100 ans)

L'image donnée par cet échantillon est conforme à ce que l'on peut attendre

d'une population de migrants dont les effectifs sont gonflés à l'âge actif et plus faibles aux extrémités, en particulier pendant la vieillesse, certains migrants étant repartis finir leurs jours dans leur pays d'origine. Le graphique met en évidence une période de plus forte mortalité entre 45 et 65 ans.

Les causes de décès

Les causes de décès sont copiées du certificat médical. Elles ne sont pas totalement fiables, d'abord parce que leur identification est toujours dépendante des connaissances médicales de l'époque (Alter et Carmichael, 1996). Elles peuvent aussi être en contradiction avec d'autres sources. Pour prendre un exemple qui n'a pas été retenu dans l'échantillon, Lucien E. Breton, célèbre comme caricaturiste dans les journaux (Louie) est né dans le Wyoming de parents français (Aimé Breton et Justine Cerles). Son décès à l'âge de 30 ans le 7 janvier 1923 à Morton Hospital (Dr Carnac Marquis),



Source: *Registres des Pompes funèbres Magendie*

Graph. 2 *Âges au décès*

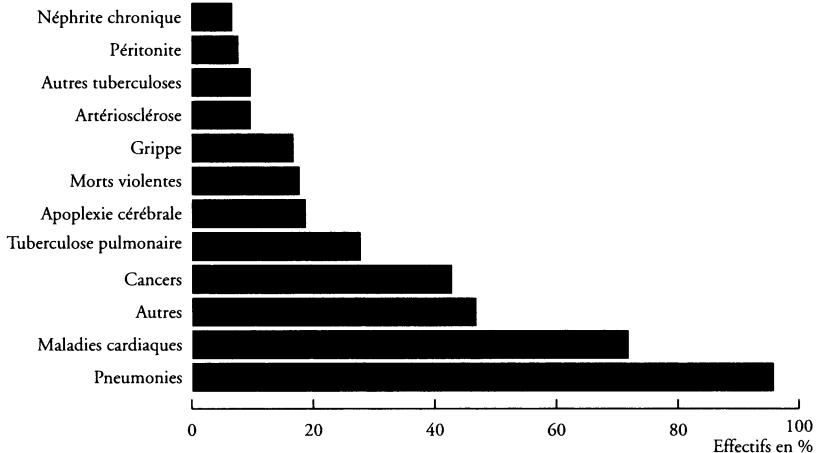
d'une opération de l'appendicite et d'une péritonite, est indiqué sous la mention tuberculose. Cette marge d'erreur reste malgré tout relativement faible et, dans le cadre de cet article, elle est acceptable.

Les maladies pulmonaires et les bronchites dominent largement, même si maladies cardiaques et cancers sont importants. L'épidémie de grippe de l'hiver 1918-1919 est particulièrement sévère en Amérique comme en Europe. Les habitants de San Francisco essaient de se protéger en portant un masque de gaze, mais l'effet préventif est très limité. La grippe ne frappe pas seulement les personnes âgées. Dans l'échantillon étudié, la moyenne d'âge est de 40 ans. Les deux frères Cadet et Pristan Daguerre qui meurent à quelques jours l'un de l'autre ont respectivement 34 et 32 ans.

Certaines causes de décès peuvent être reliées à des professions à haut risque⁵ : deux des trois gérants de bar sont assassinés par arme à feu, un en 1918, un en

1919 ; un peintre meurt de saturnisme en 1925. On peut aussi considérer que le marchand de vins et alcools qui meurt d'alcoolisme chronique est victime de sa profession, mais parmi ceux qui meurent d'une cirrhose du foie, on trouve deux hôteliers et deux femmes à la maison. Le cas des blanchisseurs est plus complexe : sur 37 personnes concernées, les maladies les plus fréquentes sont la tuberculose pulmonaire (21 %), les cancers (13,5 %) et à égalité les pneumonies et les accidents (11 %). Le développement de l'automobile peut aussi être perçu à travers les accidents, comme celui de ce mécanicien, victime en 1926 d'une collision à 8 miles au nord de Stockton.

Les femmes constituent 30 % de l'échantillon, un pourcentage élevé pour des migrants. Mais il s'agit d'une population dont l'installation est ancienne. La forte proportion de femmes au foyer (70 %) reflète l'importance de la classe



Source : *Registres des Pompes funèbres Magendie*

Graph. 3 *Causes de décès*
(Les catégories utilisées pour le graphique sont reprises de celles du département de la Santé publique)

moyenne dans la population française. Pour les autres, les professions exercées sont blanchisseuse, couturière, cuisinière, hôtelière, infirmière et enseignante.

Cette population d'immigrants comprend une part importante de classes moyennes urbaines, ce qui apparaît aussi lorsque l'on examine le recours à l'hôpital ou l'investissement financier représenté par l'enterrement.

Les lieux du décès

Dans l'échantillon considéré, 176 décès sur 360 ont eu lieu dans le cadre de l'hôpital français (soit 38 % des femmes et 53 % des hommes), et 70 dans d'autres hôpitaux. Le décès à l'hôpital représente déjà 64 % pour les femmes et 70 % pour les hommes. Plus de femmes meurent à la maison, de longues maladies comme le cancer, tandis que les activités des hommes les exposent plus à un décès accidentel loin de chez eux.

L'accouchement à l'hôpital est semblait-il entré dans les mœurs. Sur 13 enfants morts à la naissance ou dans les premières vingt-quatre heures, 10 le sont à l'hôpital français et 2 dans d'autres hôpitaux. Or, il n'y a pas de raison de penser que les enfants mouraient plus souvent s'ils naissaient à l'hôpital, comme ce fut le cas au XIX^e siècle, lorsque l'hygiène était très insuffisante. Des 33 enfants de moins de un an, 27 ont moins d'un mois, et presque la moitié sont des enfants mort-nés ou prématurés, qui n'ont à l'époque que très peu de chances de survie.

L'importance de l'hôpital français est en partie explicable par la source (les bonnes relations de l'entrepreneur et des médecins lui assurent une clientèle) mais aussi par la place que tient « la Maison de Santé » dans la population

française. Elle est sa fierté et les visiteurs sont conviés à la visiter (Foucrier, 1999, 193-199 et 293). La Société Française de Bienfaisance Mutuelle a été fondée en 1851, à l'époque de la ruée vers l'or. C'est une société de secours mutuelle à laquelle chacun peut adhérer individuellement (même les femmes et les enfants) en payant un droit d'entrée et une cotisation mensuelle. En 1920, 9 médecins (dont deux visitants) et un radiologue sont attachés à la Maison de Santé⁶.

Le coût de l'enterrement

Bien des défunts avaient souhaité retourner finir leurs jours en France. Pour trois personnes de l'échantillon étudié, le cercueil est renvoyé dans leur région d'origine, ce qui entraîne un surcoût important⁷. Le coût est de 250 dollars pour Alexis Lacassie, épicier, qui, mort d'une crise cardiaque le 9 mars 1922 à 48 ans, est transporté à Oloron Ste Marie (Pyrénées-Atlantiques). Le seul prix du cercueil est de 1 000 dollars sur un total de 1 700. Mais la famille ne manque pas d'exprimer sa satisfaction à l'entrepreneur pour le beau travail d'embaumement réalisé et pour la qualité du cercueil.

Deux autres Français sont aussi transportés en France. Charlotte Bézières, morte le 2 octobre 1929 à 44 ans est embarquée sur le paquebot *Alaska* vers Rouen. Le cercueil coûte 675 dollars sur un total de 937. Jean-Pierre Casalongue, hôtelier mort à 56 ans le 2 novembre 1930, est renvoyé à Aramits (Pyrénées-Atlantiques). Le cercueil coûte 650 dollars et le total est de 948 dollars.

Le coût de l'enterrement peut varier de 50 à 1 700 dollars. Le plus élevé atteint 1 745 dollars. Le cercueil représente 25 à 70 % du coût total, et même plus pour les enterrements les plus chers

(jusqu'à 85 %). Parce qu'il est ce qui se voit, il est particulièrement soigné. La mention de vêtements funéraires est une nouveauté par rapport aux pratiques habituelles en France où, le défunt n'étant pas exposé, son habillement est moins élaboré. Différents extras peuvent indiquer l'originalité d'un enterrement, comme un supplément de fleurs, ou les 15 dollars payés pour le quartet O'Brien qui accompagne un des gérants de bar assassinés à sa dernière demeure.

Les dépenses sont en général supportées par la famille, qu'il s'agisse de l'époux survivant, des parents, ou des enfants. Elles sont élevées, témoignant de la douleur autant que des capacités financières des survivants. La plupart paient en une fois. Quelques-uns, peu nombreux, remboursent selon leurs moyens, par versements de 50 ou même de 20 dollars. Pour ceux qui n'ont pas d'héritiers, le coût est imputé sur les biens du défunt (*estate*), et un administrateur est chargé de régler la procédure. Pour ceux dont les moyens sont trop modestes, une association ou une fraternité peut prendre en charge la totalité ou une partie des frais. C'est le rôle de la Gauloise, de la Ligue Henri IV des Béarnais, ou de fraternités franco-américaines comme les Grove Perseverance ou les Odd Fellows. Mais les exemples sont peu nombreux.

Dans un très petit nombre de cas (5), l'enterrement est payé par l'hôpital français. Quelle que soit par ailleurs la qualité de l'hôpital français en ce qui concerne les soins, leur expérience évoque la tragédie de la mort des indigents à l'hôpital. Le coût est réduit au minimum. Sans famille, sans ressources, âgés, leur décès n'est même pas annoncé dans les journaux. Célibataires, sans cérémonie religieuse, leur solitude est totale.

LES RITUELS

L'enterrement

Les faire-part de décès préparent la cérémonie: il faut faire savoir aux parents, amis et connaissances, les convoquer pour une réunion à laquelle leur présence est vivement souhaitée. La démarche est assez aisée dans un village où le journal local dispense ce genre de nouvelle. Il est plus difficile de joindre dans leurs déplacements des migrants qui sont par définition dispersés et mobiles. L'information concerne donc parfois des individus morts ailleurs (dans d'autres états, et même en France). Les annonces paraissent en général dans les deux principaux journaux français de San Francisco au début du XX^e siècle, *L'Écho de l'Ouest* et le *Franco-Californien*, remplacés en 1927 par le *Courrier du Pacifique*. Elles sont souvent publiées aussi dans un journal américain local, le *San Francisco Chronicle* ou l'*Examiner*, ce qui est un signe d'intégration de la communauté. Le texte en est plus long, plus aéré, et plus détaillé dans les journaux français que dans les journaux américains. Il y a là sans doute une « emphase » (Vovelle, 1982) bien française, mais l'énumération des membres de la famille vivant en Californie et en France sert aussi à situer le défunt dans la société et à affirmer la cohésion du groupe.

Un exemple de famille recomposée est donné par l'avis de décès d'Antoine Cervières, originaire du Lot et mort à 70 ans en 1921. Il énumère la veuve Marie, les enfants Casimir, Charles et Paul Cervières, Mme Alexandre Vayssié, Mme Pierre Magendie, Mme Gaston Marty, et les familles Fouchy, René Vayssié, Palma, Bessières. À l'inverse, la famille d'Albert Commainge, célibataire, mort en 1922 à 77 ans, est disper-

sée: l'avis mentionne des frères en France et des belles-sœurs à Los Angeles et San Ardo. Pour autant il n'est pas totalement isolé: il a un service religieux et son cercueil est suivi par 3 voitures. Les dispositions sont réglées par un ami et payées sur son héritage.

Une fois le jour choisi, la famille et les amis rassemblés, la religion apporte un élément important de distinction entre les rituels. Sur les 360 membres de l'échantillon nés en France, 266 se déclarent catholiques et 13 protestants. Des 266 catholiques, 186, soit plus de la moitié, choisissent un service religieux dans l'église française, Notre-Dame-des-Victoires à San Francisco ou à la « Chapelle Jeanne d'Arc, au South » (comté de San Mateo), fondée en 1910. Pour ceux qui sont nés en Californie (35), 26 sont déclarés catholiques (18 ont un service à Notre-Dame-des-Victoires) et un protestant. Le service funèbre peut aussi être célébré à la chapelle mortuaire (120 sur 360 et 10 sur 35). Le service à la maison du défunt n'est choisi que dans 3 occasions seulement.

Une autre option, bien que relativement peu utilisée, est celle d'un service dans le local d'une fraternité franco-américaine. Contrairement à une idée répandue associée à un anticléricalisme franc-maçon, l'enterrement sous les auspices d'une fraternité n'est pas toujours exclusif d'un enterrement catholique avec messe à l'église française. Sur 11 services dans des locaux de fraternités, 6 ont lieu sous les auspices des Druids (dont 2 de catholiques), 3 avec les Odd Fellows (aucun catholique) et 2 chez les Redmen (dont un pour un catholique).

Les cimetières sont situés à Colma, au sud et à une certaine distance de San

Francisco. C'est un changement important par rapport au cimetière traditionnel français, situé dans ou près du village ou de la ville. Il n'est pas question de s'y rendre à pied, et le corbillard est suivi par un cortège de voitures, plus ou moins important selon la notoriété du défunt ou de son conjoint, en général de 2 à 4. Celui d'Antoine Cervières comprend 17 voitures. Les petits enfants sont rarement enterrés avec une telle pompe. Mais lors de l'enterrement des jumeaux Alliguié, morts en 1921 de la grippe à l'âge de 4 mois, 5 voitures suivent le corbillard.

Les fleurs sont de rigueur, sauf pendant l'hiver 1918-1919, au moment de l'épidémie de grippe. La plupart des enterrements célébrés durant cette période ont lieu dans un cadre strictement privé par crainte de la contagion, et les parents et amis sont priés de ne pas envoyer de fleurs, susceptibles de provoquer des éternuements.

Les cimetières

Autre nouveauté pour les Français à San Francisco, ils ont le choix entre plusieurs cimetières. Le cimetière Holy Cross est le seul cimetière catholique. Les Français y voisinent avec Irlandais, Italiens, Portugais. Les membres d'autres religions et les athées ont un large choix. Les Français libres-penseurs sont enterrés à Cypress Lawn par exemple. Ainsi les divisions qui séparent les Français sur les questions religieuses et politiques peuvent se perpétuer jusque dans la mort.

L'incinération est une alternative nouvelle offerte aux familles. Elle reste très minoritaire (29 cas de personnes nées en France), sauf pour les enfants mort-nés. Les coûts sont supportés par la famille ou les biens du défunt, mais il

ne semble pas que les difficultés financières, voire le souci d'économie puisse expliquer ce choix, car la dépense est comparable aux autres enterrements. Les convictions du défunt, son souci de modernité, ont probablement leur part, et il n'est pas indifférent de trouver parmi eux deux médecins et deux journalistes (le directeur du journal *L'Écho de l'Ouest* et son fils). La plupart n'ont pas de religion déclarée. C'est peut-être aussi pour les familles, comme le suggère P. Ariès (1975, 184), un moyen radical de se débarrasser du culte des morts, particulièrement contraignant pour des migrants. À cette explication peuvent sans doute se rattacher quelques exemples de personnes âgées. Mais plus généralement les témoignages manquent pour en juger.

À Holy Cross, les tombes des années 1920 occupent plusieurs parcelles. Il n'est pas rare de trouver plusieurs tombes de Français à faible distance les unes des autres, comme dans les cimetières français où les familles essaient d'avoir leur « coin » (Zonabend, 1973). Mais l'aspect du cimetière est déterminé par la coutume nord-américaine : l'espace des sépultures n'est pas marqué ; seules sont visibles les pierres tombales dressées sur un gazon bien entretenu. Certaines sont semblables à celles que l'on trouve dans les cimetières français (jusque dans les caractéristiques régionales). Elles peuvent adopter des formes élaborées, être taillées sur le modèle des tables de la loi ou d'une colonne, un style populaire illustré par un dessin dans la publicité d'un marbrier, J. Souche, publiée dans les journaux français : « Monuments funéraires. Le second marbrier à droite à l'entrée du cimetière. Cimetière Holy Cross. Se charge de redorer les inscriptions. » Elles

sont généralement surmontées d'une croix. Parfois une couronne de roses, ou une branche de lierre marque à la fois le souci de distinction et le travail du tailleur de pierre. Une étude plus poussée montrerait sans doute des traits communs avec certains monuments funéraires français, en particulier pour les jeunes filles⁸. D'autres sont identiques à leurs voisines américaines, simple bloc rectangulaire en pierre ou plus souvent en marbre sur lequel la croix est gravée, accompagnée du nom, des dates, et souvent de la mention « né(e) en France ». Certains socles sont façonnés aux coins en forme de réceptifs, manifestant ainsi l'intention originelle de venir fleurir la tombe.

Les inscriptions en français expriment la douleur, comme « regretté de son épouse », ou reprennent la prière des vivants : « Repose en paix ». Pour ceux qui meurent jeunes, la mention de l'âge souligne le caractère dérisoire d'un aussi long voyage brutalement interrompu, de tant d'espoirs brisés par la mort. La tombe de deux frères morts la même année à 6 et 8 ans, offre un autre exemple de dévotion. La pierre, surmontée d'un agneau, est beaucoup plus ornée, les noms sont inscrits dans un cœur entouré de fleurs de lis et sont accompagnés de l'invocation « Priez pour nous ». C'est l'image traditionnelle des enfants innocents devenus des anges.

Les enfants morts à la naissance posent le problème de leur existence dans la conscience des parents et, sur un plan religieux, de leur baptême et de leur salut. Des 14 enfants de moins d'un jour, 3 seulement ont un prénom (à un jour ils sont 3 sur 5). Sur 19 enfants morts le premier ou le deuxième jour, 7 sont incinérés, et 8 ont une tombe, pour la plupart à Holy Cross. On voit qu'il

n'y a pas de position tranchée, et la période d'étude est trop courte pour observer une évolution.

Quelques registres mentionnent la prise de photographies du défunt, une coutume ancienne aux États-Unis, déjà pratiquée au temps des daguerréotypes (Fink, 1990, 55-65). Des photos prises du vivant de la personne sont aussi apposées en médaillon sur la pierre tombale, un moyen de conserver les traits de la personne disparue.

La mémoire

Après l'enterrement, les parents du défunt se retrouvent seuls face au vide créé par la mort. Pour les femmes qui habitent dans le centre de San Francisco, l'éloignement du cimetière rend difficile la manifestation du souvenir dans la proximité du défunt et l'entretien des tombes. Plus proche, l'église française Notre-Dame-des-Victoires est un lieu privilégié d'expression de la mémoire. Après le tremblement de terre et surtout l'incendie d'avril 1906, l'église a été reconstruite (1912-1915). Les vitraux offerts par des familles en souvenir de leurs défunts constituent une collection d'ex-votos, une inscription symbolique à l'intérieur de l'espace le plus sacré. Le premier vitrail est offert en 1919. Il est encore très marqué par les conséquences de la guerre. Dans une évocation de la résurrection des morts, il représente deux soldats sur le champ de bataille, à demi soulevés, l'un en uniforme de poilu tenant un drapeau français, l'autre en uniforme de l'armée américaine tenant le drapeau des États-Unis, accueillis par un Christ debout devant une croix. À gauche de l'entrée, une plaque avec une liste de 117 noms rappelle le souvenir des jeunes Français de San Francisco morts pendant la

guerre, et constitue un véritable monument aux morts comme dans n'importe quel village de France.

Les messes en souvenir du défunt sont une occasion renouvelée de partager le deuil, de retrouver la chaleur collective de l'enterrement. Des messes sont aussi célébrées pour ceux qui sont décédés dans d'autres régions des États-Unis, ainsi que pour des parents rentrés en France. « Les amis et connaissances » sont priés d'assister.

LA MORT DU DOYEN RAPHAEL WEILL

La mort le 10 décembre 1920 de Raphael Weill, doyen de la colonie française de San Francisco, revêt une importance particulière. Le rôle du doyen est de représenter la communauté franco-californienne aux côtés du maire, le pouvoir local, et du consul, envoyé de la France. Dans cette société recrée en terre étrangère, il symbolise à la fois la continuité des liens maintenus avec la France et les nouveaux liens noués avec la Californie. Détenteur d'un pouvoir qui n'est pas dynastique mais qui provient de sa richesse et de ses rapports avec les pouvoirs locaux, il joue un rôle d'intercesseur et de représentation, un rôle officiel autant que paternel (comme bienfaiteur). Weill est comparé à un prince, et comme dans les cérémonies funéraires princières⁹, les commentaires et les rituels expriment l'idéal noble de la colonie. Le doyen est un « guide » et tout autant que pour les princes du Moyen Âge, la question de sa succession est posée.

L'annonce de son décès, avec sa photographie, fait la première page des journaux de San Francisco, français et améri-

cains. Les articles¹⁰ résument le caractère et les principales étapes de l'existence exemplaire de celui que le maire de San Francisco définit à propos comme « habile homme d'affaires, fervent patriote, grand philanthrope ». Né à Phalsbourg en 1837, commis à Metz à 15 ans, il quitte la France à 16 ans pour les États-Unis. En Californie, son bateau fait naufrage près de Coronado, mais cet accident n'entrave pas sa carrière. Un an plus tard, il débarque à San Francisco près de la rue Commercial (la rue des Français) et le soir même assiste à un opéra, *La Fille du régiment*, au Metropolitan Theatre. La mention, reprise dans deux journaux différents, n'est pas indifférente : elle signe l'homme de culture. D'abord employé chez Davidson and Lane, puis associé et enfin président du grand magasin *The White House*, Weill est l'exemple même de la réussite économique, tout en ayant su rester profondément humain dans ses rapports avec ses employés, « qu'il aimait à appeler ses collaborateurs », comme le rappelle le consul.

Raphael Weill est bien connu pour son patriotisme français. Il a été à l'avant-garde des actions pour envoyer des aides pendant la guerre franco-prussienne, pour payer la dette de guerre en 1871, et il s'est réjoui du retour à la France des deux provinces annexées par l'Allemagne, comme en témoignent deux des citations rapportées par Léon Rey : apprenant que son neveu avait été blessé sur le champ de bataille, il commente : « Je suis fier qu'un Weill ait versé son sang pour le retour de nos provinces perdues » et lors des fêtes données en l'honneur de l'Alsace et de la Lorraine redevenues françaises, il déclare : « Maintenant je peux mourir, ma destinée est accomplie. » Fervent républicain, il a aussi contribué à orga-

niser la célébration du 14 juillet à San Francisco dès 1880.

Naturalisé américain depuis 1860, très attaché à San Francisco, « avec laquelle il avait grandi », et en laquelle il a toujours cru, même après le tremblement de terre et l'incendie d'avril 1906, il aurait pu aspirer à une carrière politique de maire ou de député. Mais il s'est contenté d'être membre du Board of Education. Il est aussi membre et président de nombre des principales associations de la communauté française : le Comité Officiel de la Colonie, le Comité de la Société Française de Bienfaisance Mutuelle, la Ligue Nationale Française, la Gauloise...

Le doyen se doit d'être généreux. Weill a été un bienfaiteur, ce qui lui a valu de nombreuses médailles et distinctions de la part du gouvernement français : chevalier de la Légion d'Honneur en 1908 pour son action après la catastrophe de 1906, Médaille de la Reconnaissance Française pour ses dons en faveur des soldats blessés pendant la guerre, officier de la Légion d'Honneur en 1920. La municipalité de San Francisco lui a aussi offert une plaquette d'or en témoignage de gratitude pour ses œuvres de philanthropie.

Puissant par sa richesse comme par ses relations politiques, Raphael Weill est un franco-californien modèle, qui partage son temps entre la France et la Californie, exemple de la double allégeance des immigrants, envers leur patrie et envers leur pays d'adoption. Il est aussi un bon vivant, membre du Bohemian club depuis sa fondation, et comme le mentionne le *San Francisco Chronicle* du 10 décembre, il a été surnommé « l'Edison des bons petits plats ».

Raphael Weill est mort à Paris, lors d'un de ses séjours habituels en France.

Les autorités municipales de San Francisco veulent l'honorer, mais il est décidé qu'elles attendront le retour des cendres, et que la première cérémonie sera organisée par le Comité Officiel de la colonie française. La double cérémonie exprime la double appartenance du migrant. C'est aussi l'occasion d'une manifestation quasi familiale avant l'hommage officiel. Mais comme le répète quatre fois Léon Rey dans le même article, la cérémonie qui lui est consacrée par la colonie française se doit d'être « impressionnante », même si le Comité Officiel a accédé au souhait de Weill lui-même d'une cérémonie « simple ». Les notables hésitent entre le goût de la pompe et une conception plus moderne de l'enterrement.

La cérémonie regroupe notables français et américains, tandis qu'un neveu, Michel Weill, représente la famille. Le défunt est présent par son portrait, entouré des deux drapeaux, français et américain, recouverts d'un crêpe. Empreinte de religiosité, cette cérémonie reste cependant laïque. Les discours mettent en valeur le patriote, le bienfaiteur. Le maire, James Rolph, rappelle que depuis son arrivée dans les années 1850, il a « constamment contribué à l'édification de la cité et on peut dire qu'il a grandi avec elle ». Il annonce aussi qu'« en reconnaissance de tout ce qu'il a fait pour d'innombrables œuvres de charité à San Francisco, une école portera désormais son nom ». (Elle est située 1501 O'Farrell St). Un ancien maire lit un poème en son honneur. Puis le consul général, Julien Neltner, retrace l'existence de l'homme d'affaires et de l'homme public, soulignant : « C'était l'homme le plus populaire de San Francisco. Jamais à l'étranger je n'ai vu aucun Français honoré comme l'a été ici

M. Raphael Weill. Sa popularité rejaillissait sur la colonie française et lui faisait honneur. »

Alors que les tensions sont fortes à l'intérieur de la communauté, les notables recommandent une attitude filiale, qui doit être aussi une démonstration d'unité familiale. La lettre *In Memoriam* de Rebecca Godchaux, elle-même chevalier de la Légion d'Honneur pour son action en faveur de la culture française, est à cet égard hagiographique, appelant à se « grouper, tous ses amis, dans une même pensée, dans une même douleur ». Weill est surnommé le « bien-aimé » par Léon Rey. Les larmes, comme manifestation de l'amour et de la douleur, sont valorisées. Elles sont aussi un signe politique, car elles distinguent ses « véritables amis ».

Pour honorer sa mémoire, la bibliothèque française reste fermée pour la journée, et l'hôpital français, dont il était président d'honneur, porte le deuil pendant quinze jours, drapeau français en berne, façade drapée de noir et de blanc. La Société Française de Bienfaisance Mutuelle lui dédie un livret *In Memoriam* et une statue de Rodin est érigée en son honneur.

Comme le dit un journaliste, c'est aussi une époque qui se clôt symboliquement : « La mort de M. Raphael Weill, un des premiers pionniers de San Francisco, qui s'est distingué toute sa vie par son patriotisme et par son inépuisable charité, fait disparaître un des maillons les plus remarquables de la chaîne qui relie les temps présents à l'époque fameuse des anciens jours de "l'or et des aventures" ». Weill témoignait de l'ancienneté de la présence française, qui remonte aux origines de San Francisco. Les derniers pionniers disparaissent dans les années 1920, tels

Urbain Chauder, mort en 1923 à l'âge de 100 ans, ou Jules Auradou, arrivé en 1849 sur la *Meuse*, le premier navire venu de France en droite ligne pendant la ruée vers l'or, qui raconte ses mémoires en 1929 alors qu'il est âgé de 97 ans. La place est libre pour la création des mythes.

CONCLUSION

Il y a là un bon exemple d'adaptation d'une population de migrants. En fonction des conditions locales, c'est-à-dire des contraintes et des nouvelles possibilités que leur offre le pays d'accueil, les immigrants investissent les institutions, les réinterprètent en fonction de leurs coutumes et pratiques pour leur donner un sens compatible avec leurs besoins.

Dans leur rapport à la mort, les Français de San Francisco subissent le lot commun des migrants employés dans des professions à haut risque. Mais ils expriment dans leurs rituels leurs caractéristiques originales. Les oppositions politiques, l'importance de la déchristianisation, tout autant que la force persistante de la religion catholique, sont aisément perceptibles dans la séparation des sépultures. Pour autant, les mentions « né en France » manifestent la fierté nationale. L'attachement au pays natal les rassemble dans les cérémonies publiques (par exemple le 14 juillet) et

dans une affirmation commune d'identité. La mort menace la survie du groupe, peut-être encore plus pour les migrants que dans le village d'origine. Il leur faut donc réaffirmer leur cohésion. Celle-ci s'appuie sur des structures collectives, l'hôpital pour les soins, les journaux pour communiquer les informations et l'église pour les rituels. L'enterrement est une cérémonie familiale, mais qui prend à témoin la communauté tout entière.

Les liens conservés avec le pays d'origine apparaissent dans les faire-part de décès, les services religieux et même à l'occasion du renvoi du corps. Pourtant les signes d'intégration sont nombreux. En France, les services extérieurs ont été mis entre les mains des municipalités au début du *xx*^e siècle, ils ont été laïcisés, tout en restant du domaine du public. Aux États-Unis, la relation à la mort est professionnalisée, c'est-à-dire à la fois privatisée et commercialisée. Qu'il s'agisse de la préparation du corps, de l'organisation de l'enterrement ou de l'entretien des tombes, des tâches autrefois réservées aux familles sont accomplies par des professionnels, coupant un peu plus les liens entre les générations.

Annick FOUCRIER
Université Paris-XIII
 CNRS-CRH

NOTES

1. Je remercie le Père E. Siffert, de Notre-Dame-des-Victoires, et Judy De Bella, pour leur aide. Cet article est dédié *In Memoriam* à Bernard Lepetit (1948-1996).
2. « Société Française de Bienfaisance Mutuelle; entrées des malades, 1903-1908 », California Historical Society, Mss Coll.
3. La municipalité en recense 507 inspectées la même année. *San Francisco Municipal Reports, 1916-1917*. Division of Industrial Inspection, fiscal year 1916-1917, table 22.
4. San Francisco, California, *Annual Report of the Department of Public Health*, Fiscal year 1924-1925; San Francisco, California, *Report of the Activities of the Department of Public Health for the Calendar Year 1954 and the Fiscal Year 1954-1955*.
5. À cet égard une comparaison avec les Chinois, souvent employés dans les mêmes secteurs (alimentation et blanchisserie), serait certainement éclairante. Voir par exemple King et Locke, 1980, 15-42.
6. Encart publicitaire dans un journal français de San Francisco, *L'Écho de l'Ouest*.
7. Là aussi, une comparaison avec les migrants chinois dont les dépouilles mortelles étaient renvoyées en Chine serait intéressante.
8. Voir les photos dans F. Zonabend, 1973.
9. Voir par exemple ceux de la Maison de Savoie analysés par Nadia Pollini, 1994, 101.
10. Ont été utilisés ceux de *L'Écho de l'Ouest* et du *San Francisco Chronicle*, pour les 10, 11 et 12 décembre 1920.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALTER, G., CARMICHAEL, A., (1996), "Studying Causes of Death in the Past: Problems and Models", *Historical Methods*, 29, 44-48.
- ARIÈS, Ph. (1975), *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éd. du Seuil.
- FINK, D. (1990), "Funerary, Posthumous, Postmortem Daguerreotypes", *The Daguerreian Annual*, Pittsburgh, PA, The Daguerreian Society, 55-65.
- FOUCRIER, A. (1997), « La législation en matière d'immigration et l'image de l'immigrant aux États-Unis », *Hérodote*, 85, 133-142.
- FOUCRIER, A. (1999), *Le rêve californien. Migrants français sur la côte Pacifique (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris, Belin.
- GONTARD, J. (1922), *À travers la Californie*, Paris, P. Roger & Cie.
- HABENSTEIN, R.W., LAMERS, W.M. (1963), *Funeral Customs the World Over*, Milwaukee, Bulfinch Printers.
- KING, H., LOCKE, F.B. (1980), "Chinese in the United States: A Century of Occupational Transition", *International Migration Review*, 14, 15-42.
- LANSON, G. (1925), *Almanach des Français en Californie*, San Francisco.
- POLLINI, N. (1994), *La Mort du Prince. Rituels funéraires de la Maison de Savoie (1343-1451)*, Cahiers Lausannois d'histoire médiévale, Lausanne.
- VOVELLE, M. (1982), « Cimetières, statues et monuments: lieux et rites funéraires du XIX^e siècle à nos jours », 143-155, in *La mort aujourd'hui*, Marseille, Rivages.
- VOVELLE, M. (1983), *La mort et l'Occident: de 1300 à nos jours*, Paris, Gallimard.
- ZONABEND, F. (1973), « Les morts et les vivants. Le cimetière de Minot en Châtillonnais », *Études rurales*, 52, 7-23.

RÉSUMÉ

Tout autant que le mariage ou la naissance, la mort est l'occasion de réaffirmer la cohésion familiale ou sociale. À partir des archives d'une entreprise de Pompes funèbres de San Francisco dont la clientèle est très majoritairement française, l'article analyse les stratégies par lesquelles les immigrants déterminent leur place dans la société ethnique, la période d'observation étant 1916-1930. Les migrants reproduisent les pratiques traditionnelles de leur milieu d'origine, qui leur

permettent de se reconnaître semblables, tout en les adaptant aux contraintes locales.

La mort en 1920 de Raphael Weill, le doyen, permet, en changeant d'échelle, d'étudier la structuration symbolique de la colonie autour de ses dirigeants. Les déclarations convenues et l'organisation des cérémonies visent à ressouder la colonie par l'affirmation d'une adhésion à une identité franco-californienne exemplifiée par le défunt.

SUMMARY

As with a marriage or a birth, a death occurring in a group can be an opportunity to strengthen the cohesion of the family or of the social group. This article studies the strategies used by French immigrants in San Francisco to ascertain their position in the ethnic group. For this study, I used the archives (1916-1930) of a San Francisco undertaker whose customers were predominantly French. These migrants reunited around the performance of traditional practices they

brought from France, but at the same time they adapted them to local constraints.

Shifting to another scale, the death of a community leader revealed the symbolic structure of the ethnic group. After Raphael Weill's death in 1920, formal declarations and the organization of commemorative ceremonies were aimed at gathering all members of the community around a common French-Californian identity similar to the one exemplified by the deceased.